

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Devant la porte

Jocelyne Gervais

Volume 29, Number 6 (174), December 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gervais, J. (1987). Devant la porte. *Liberté*, 29(6), 31–32.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

JOCELYNE GERVAIS

Devant la porte

Chaque fois que derrière toi je referme la porte, s'échappent de mes yeux les reflets irisés de nombreuses autres portes, mêlés à ce vague instant du réel qui se déploie puis se contracte, se resserre et se fige dans le creux de ces deux mains glacées que je te tends.

Adossée à l'un des dormants de l'arche du salon, je te regarde: avec des gestes calmes, tu t'inclines pour mettre tes bottes, après t'être glissé dans ce manteau que je t'ai tendu tout à l'heure; un bras pendu à mon cou, je te regarde te frayer un chemin sûr à travers les dernières paroles égrénées sur la distance séparant la chambre de la porte par laquelle tu sortiras. Tu es le même et pourtant tu n'es plus le même.

Qui es-tu maintenant? Qui es-tu lorsque tes bras de mes bras se dénouent, se retirent comme la marée dans ses revirements lourds? Qui es-tu lorsque tu m' observes derrière les barreaux de la désinvolture, tandis que ton regard lèche le fond du couloir et que la fragilité de ton pouvoir s'estompe? Qui es-tu alors que tu te lèves, que tu quittes la chambre? Qui es-tu maintenant que tu bouges?

La question frappe sur mon crâne; mes yeux se plissent malgré moi. Décembre arrive sur mes os; de nos noms séquestrés dans leurs syllabes dures et denses, il remue les couleurs, bouscule les consonnes, dissipe les parfums sauvages qui les entourent. Ne me restent que quelques secondes pour empêcher la petite aiguille noire et grave du cadran de rédiger dans l'ombre le moment de ton départ. Vipérine, j'aurais pu appeler sur toi la foudre, t'éclabousser d'injures ou quitter mon armure en me jetant à tes pieds comme une tragédienne mal aimée. Mais je reste stationnaire: notre entente

tacite m'exclut de tes nuits. Je suis la ligne oblique sur le parcours de tes heures comptées, calculées; je suis celle qui écarte le rideau de rides qui te précède; je suis la petite différence dans ta vie trop paisible; je suis sans titre et sans loi, et toi, tu es ma prison d'hiver.

Chaque fois que derrière toi la porte se referme, passent devant mes yeux des rehauts d'autres portes, différentes et pourtant semblables à celle-ci par le même bruit sec et sévère qui vient exploser à mes pieds. Je les entends venir dans la lumière diffuse de ton corps qui se penche, et s'éloigne déjà: portes que l'on toise dans les matins froissés en gardant un pied sur l'autre à cause de la fraîcheur du parquet; et celles que l'on indique parcimonieusement dans la tiédeur des fins d'après-midi d'été; celles-là que l'on guette en étirant jusqu'à la déchirure un banal sourire crevassé d'ombres; et celles qui ferraillent dans la nuit avancée, portières de train ou de métro, et bien d'autres encore qui rôdent autour de moi lorsqu'à travers le prisme déformant de mes désirs lunaires, je te regarde mettre machinalement ces bottes que tu enlèveras ailleurs.